

Les tableaux de sa pièce de Christophe Robe

Exposition du 28 septembre 2006 au 18 novembre 2006

De manière résolue, des artistes continuent de peindre alors que le milieu artistique feint régulièrement de croire en la disparition de cette pratique. Qu'il travaille ou non avec les images, Christophe Robe n'a donc jamais renié ses goûts et ses admirations pour les problématiques picturales et il affirme un style, dans une partie de sa production, où une filiation avec la Figuration Narrative est perceptible.

L'artiste le reconnaît volontiers en ce qu'il retient de ce mouvement sa faculté de placer sur un même plan une somme d'écritures variées : l'hyperréalisme, la schématisation, le figuratif, l'espace codifié ou l'abstraction. Et curieusement, toutes ces combinaisons s'y déploient sans rejets comme si la toile devenait le lieu disponible d'une homogénéisation des antagonismes, l'espace rêvé d'un idéal pictural dégagé de la contrainte des dogmes plastiques.

Ses thèmes se cantonnent aux transcriptions du quotidien, rien que le quotidien, sans réalisme poétique, ni approche critique, sociale ou politique. La peinture de Christophe ROBE ressemble fort à une simple reformulation du banal, orchestrée par la mise à plat de lieux et d'objets, de formes et de couleurs. Mais dans cette reconquête distancée du réel, par les découpes théâtralisées d'un décor, les silhouettes projetées de ses hors champs, l'incision biaise d'une fenêtre, le tranchant d'un contraste, le propos n'apparaît pas si idyllique et neutre que cela.

Entre les conditionnements de nourriture et de détergeant, au delà des apparences nostalgiques de ces cuisines de l'ami Ricorée, le cadre figé devient le reflet étrange d'un artifice pavillonnaire que viennent troubler les trompe-l'œil des objets. Ainsi cette peinture s'avouerait de façade, un arrêt sur image où l'immobilisme serait la forme latente des catastrophes, des tremblements de terre redoutés, le masque des dévastations intérieures et sociales à venir. Cette théâtralisation de l'ordinaire nous révèle à l'envi de voir ses peintures s'offrir en décor d'une pièce d'Edward Bond ou de Gregory Motton, celles où la tragédie s'infiltrerait pernicieusement dans la sécheresse d'un quotidien aux apparences trop lisses.

Jacques PY, directeur du Centre d'art de l'Yonne.